

L'identité masculine en crise

par Valérie BORY, journaliste, Lausanne

La société occidentale voit se développer une féminisation des valeurs. Corollaire : une déstabilisation diffuse des rôles masculins. Les comportements traditionnels hérités des pères n'ont plus cours et l'identité masculine est en crise, même si tous les hommes ne le ressentent pas ainsi.

La femme serait l'avenir de l'homme. Aragon en poète visionnaire l'avait vu venir. Le philosophe et essayiste Alain Finkielkraut partage cette vision et reproche à certains intellectuels, dans un article du *Monde*, de «dénigrer ce que l'Occident a produit de meilleur : la civilisation de l'homme par la femme». Le débat français sur la parité ou les quotas en politique ont mis en avant une sorte de prééminence féminine, qui serait porteuse des authentiques valeurs humaines.

Cette affirmation de valeurs féminines spécifiques a le don d'irriter certains. Par exemple cet écrivain, Jean-Marie Laclavetine, qui s'en prend au film de Coline Serreau, *Chaos*, «symptomatique de cette glorification consensuelle et démagogique de la *nature féminine*». Pour lui, «ce film à vocation propagandiste enseigne (...) le caractère intrinsèquement malfaisant du mâle. Les hommes, sans exception, y sont veules, stupides, violents, mesquins, bestiaux, y compris les petits garçons.» Il conclut : «Il est consternant de voir se développer chez l'homme occidental un sentiment d'infériorité irraisonné, pathétique, vis-à-vis des femmes.»¹

D'autres culpabilisent d'appartenir à un genre humain qui opprime des dizaines de millions de femmes, comme dans l'éditorial du magazine *L'Éducateur* intitulé *J'ai honte*

*d'être un homme.*² Son rédacteur en chef, Georges Pasquier, y fustige, en Afghanistan, le pouvoir masculin, responsable de priver d'école ou de formation les femmes et de les masquer de la tête aux pieds, et en Occident, l'économie qui asservit les femmes sous-payées. «J'ai honte de voir, qu'à des degrés divers, la prédominance mâle reste écrasante aussi dans nos contrées», écrit-il en battant sa coulpe.

Virilité malmenée

Certains hommes eux-mêmes remettent en cause des valeurs masculines qu'ils refusent de perpétuer. Il est très significatif de constater que la question de l'identité masculine est d'abord débattue dans les cercles de minorités militantes, comme le mouvement antimilitariste Une Suisse sans armée, dans des mouvements féministes ou homosexuels.

Une conférence-débat a eu lieu il y a quelques années, intitulée *Contre le virilisme*, mise sur pied avec le Bureau de l'égalité du canton de Genève, Femmes Informations (Genève) et Dialogai. Pour ces milieux, la virilité n'est pas innée, mais résulte d'une construction de la société. Simone de Beauvoir aurait pu dire aussi, on ne naît pas homme on le devient.



«Messe pour le temps présent», ballet de Maurice Béjart.

«Appelons virilisme l'ensemble des constructions sociales, mentales, physiques et symboliques qui font les caractéristiques de la virilité, l'identité masculine obligatoire. Faut-il en rappeler les manifestations ? Identité physique, sportive, guerrière, brimades, rapports de force, compétition, domination, pouvoir de décision, impérialisme sexuel», écrivent les militants d'Une Suisse sans armée. Petite parenthèse : personne n'ignore non plus que ces caractéristiques mâles sont adoptées dans le champ économique par des «battantes», qui ne craignent pas, mais c'est nouveau pour elles, d'endosser ces défroques masculines.

Avatar du «virilisme», la violence physique contre les femmes rejoint dans les réflexions la problématique de l'identité masculine par des chemins détournés. Le séminaire du Conseil œcuménique des Eglises des 7 et 8 octobre 1999 se penchait déjà sur *Les hommes et la violence à l'égard des femmes* et sur les mécanismes de la violence masculine. Le Comité directeur pour l'égalité entre les femmes et les hommes du Conseil de l'Europe a organisé des séminaires sur *Les identités masculines, les*

différentes façons de devenir et de rester un homme, les liens entre masculinité et violence.

Le chercheur Reinhard Winter, de Tübingen, dr en sciences sociales, pédagogue et praticien du psychodrame, résume la question. «Si l'on en croit les médias, l'homme moderne est d'abord un problème : si les hommes sont trop virils, c'est qu'ils sont trop influencés par les comportements traditionnels masculins. S'ils ne le sont pas assez, c'est qu'ils refoulent leur côté mâle, qu'ils ne l'ont pas découvert, ou qu'une influence masculine leur a manqué dans l'enfance... Etre un homme bien se définit toujours par rapport à un donné négatif. Un homme est bien lorsqu'il n'est pas violent, lorsqu'il ne met pas sa santé en danger, qu'il ne se livre pas au harcèlement sexuel et qu'il ne commet pas d'actes criminels... Et à quoi donc tient la virilité des hommes qui n'ont pas de problèmes ?» se demande Reinhard Winter.

«Tant que leur vie fonctionne, que les enfants vont bien, qu'ils ont un bon boulot et qu'ils sont en bonne santé, pourquoi devraient-ils «problématiser» leur masculi-

nité ?» relève-t-il. Il demeure que selon lui les hommes sont soumis à une forte tension entre leur sphère privée et leur sphère professionnelle. «On charge surtout les pères : ils devraient s'occuper davantage des enfants et du ménage. Mais comment combiner cela avec leur vie professionnelle ? L'image de la masculinité est très souvent associée avec la fonction de père nourricier dans la famille, ce que les hommes concrétisent effectivement par leur engagement professionnel. A ce niveau-là, les hommes ont surtout besoin de reconnaissance. On ne peut rien entreprendre si les choses sont basées sur un sentiment de non reconnaissance ou de culpabilité... Les hommes réagissent mal lorsqu'ils ont le sentiment que leurs capacités, leurs apports à la société ne sont pas reconnus.»

C'est souvent face aux attentes des femmes, dans le couple, que les hommes révèlent leur embarras existentiel. «Les femmes font davantage l'effort d'aller vers un développement introspectif personnel. Et parfois elles voudraient que leur compagnon en fasse autant», relève le psychologue Claude Julier, de Genève. Femmes Info l'avait contacté pour mettre sur pied un stage réservé uniquement aux hommes. «Ce stage a fonctionné un an, puis on a laissé tomber. On avait commencé avec une permanence d'accueil pour les hommes, de 2 heures par semaine, où ils pouvaient venir poser leur valise et parler simplement. Huit à neuf hommes ont fait cette démarche...» Un chiffre qui relève plus d'une gêne que d'un manque de besoin. Les hommes ont toujours de la peine à dire leurs émotions.

Dans le cadre d'un stage antérieur, ce thérapeute remarquait que les hommes avaient de la difficulté à être «une bonne maman» avec les enfants et à rester un homme. Dans ses consultations individuelles, il reçoit des hommes qui viennent généralement chez le psychologue à la suite d'une séparation, d'un accident, d'un échec professionnel. «J'ai perdu quelque

chose et je ne sais plus qui je suis», résume-t-il. Il estime à un tiers de ses patients ceux qui ont des problèmes liés à un mal-être.

En manque de modèles

«J'observe ces hommes dans la cinquantaine, qui sont dans une tension entre le modèle plus autoritaire du père et l'émancipation féminine. Ces hommes sont devenus malheureux. Ils l'étaient, avec la culpabilité de passer pour des machos, puis ils le sont encore, quand ils essayent de s'adapter à l'évolution et le font maladroitement. Ils ne savent plus très bien ce que les femmes veulent. Quant aux femmes, elles se retrouvent devant des hommes désarçonnés.»

Pour Claude Julier, on manque cruellement de modèles masculins. «Il n'y a pratiquement plus d'hommes dans le système éducatif scolaire. Dans le domaine juridique, ce qui touche au couple et à la famille est plus favorable aux femmes. Après un divorce, beaucoup d'hommes, au bout de quelques mois, ne remplissent plus leur droit de visite. Ce n'est pas motivant, un droit de garde.»

Les divorces aujourd'hui sont en majorité demandés par les femmes, ce qui montre qu'elles détiennent le pouvoir de faire et défaire un couple. La femme a-t-elle encore besoin d'un homme ? «J'ai des patientes qui me disent : "Ça me manque un homme, mais je le mettrais où ?" Je vois aussi beaucoup de femmes seules, car les attentes sont énormes vis-à-vis des hommes. Il doit être ceci et cela. Elles le regardent de haut. Elles sont exigeantes. Et pourtant elles sont malheureuses dans leur solitude. Tout cela pose la grande question : qu'est-ce qui nous lie, hommes, femmes aujourd'hui ?»

Stephen Vasey, sociologue, gestalt thérapeute, de Lausanne, a beaucoup dirigé et animé des groupes mixtes sur la relation. Viennent des gens qui ont de la peine à vivre en couple, de toute provenance socioprofes-

sionnelle, et même des hommes que leur violence physique ou sexuelle a menés en prison. Une partie d'entre eux y sont emmenés par leur compagne ou leur femme.

«Quand ils ne parlent pas nanas, foot, voitures, on arrive à entrer dans ce que j'appelle une vulnérabilité douce. Ils découvrent comme c'est bien de se retrouver là où on tremble. C'est bon de se retrouver entre hommes. Dans les groupes, il y a beaucoup de jeu et une mise à nu qui est relaxante. Notre identité d'homme, on va la chercher dans la relation avec la femme, mais c'est en compagnie d'autres hommes qu'on voit quel homme on est.»

Des hommes désespérés

«Dans les stages, les hommes se révèlent profondément insécurisés, effrayés de se trouver dans une relation authentique. Avant, c'était plutôt le macho, maintenant, les hommes que je vois ont des comportements d'évitement, d'absence, de non-engagement, d'inconsistance. Et les femmes disent que ça leur manque, des hommes qui ont une certaine force. Elles veulent des hommes présents, qui sachent faire face devant une femme émotionnellement fluide. Elles leur reprochent de ne pas s'engager, de fuir, de peu parler. Et eux, ils flippent. Je leur demande souvent : "Dans quel moment de la relation nous sentons-nous petit garçon ?" Un homme n'a pas besoin de faire un effort pour être un homme.»

L'homme et la femme se rencontrent difficilement. «Beaucoup d'hommes sont pris dans leurs activités au boulot et n'ont pas de temps pour réfléchir au lien qui existe dans le couple. Et la femme se lasse. Elle est davantage prête à remettre le couple en question. Dans le quotidien, l'homme joue de son côté masculin au travail ; le soir, épuisé, il s'affale devant la télé, il n'a plus de jus pour vivre son côté masculin. Un cas courant dans les consultations de couples.»

Stephen Vasey a une hypothèse : «Cela arrange l'homme de s'investir autant dans le travail. Et même de s'y sacrifier. Il se valorise beaucoup mieux dans le contexte professionnel. Ou dans le combat. Mais dans le couple, l'homme face à la femme est petit. Il est bourré de complexes. Ce n'est pas là qu'il va se valoriser, pense-t-il. Il se trompe évidemment. Lorsqu'il est amoureux, là il sait conquérir, mais il ne voit pas que vivre à deux est aussi un défi, que beaucoup d'hommes ont cessé de relever. Ils ne savent pas être face à la femme, vivre quelque chose de sexuel, de sexualisant, dans le vrai sens du terme.»

Pour lui, «être dans le principe masculin, c'est pouvoir donner une direction, initier quelque chose, cadrer, porter quelque chose. Etre dans le principe féminin, c'est pouvoir être dans l'accueil, dire oui, faire confiance, se laisser ravir, se laisser emporter. Il n'y a ni mépris ni domination là-dedans. Dans un couple, il faut trouver un terrain de jeu. Dans la sexualité et dans le quotidien. Il semble difficile aujourd'hui pour l'homme d'expérimenter le principe masculin. C'est plus rare ou périlleux qu'avant. Pour la femme, se laisser aller dans le principe féminin devient aussi, me semble-t-il, plus difficile.»

Stephen Vasey inscrit tout cela dans la société plutôt que dans la psychologie individuelle. «Je replace cette problématique dans un conditionnement collectif. Mon problème ressemble à celui du voisin. Nous rencontrons les mêmes difficultés sur ce plan.» Et les images dominantes dans l'environnement médiatique le rendent perplexe quant à l'évolution du couple, «en particulier le développement de la sexualité, la montée du porno et les «modèles» donnés par la télévision ou le cinéma.

V. B.

¹ *Le Monde*, Paris, 21.11.01.

² *L'Éducateur*, Martigny, décembre 2001.